

Victor Loupan

LE DÉFI RUSSE

ÉDITIONS DES SYRTES

02595.96 32

Le défi russe

D2

2001 - 107542

DU MÊME AUTEUR

Moscou (ouvrage collectif), Autrement, Paris, 1989.
La révolution n'a pas eu lieu, Robert Laffont, Paris, 1990.
L'Argent de Moscou, Plon, 1994.

Victor Loupan

LE DÉFI RUSSE

ÉDITIONS DES SYRTES
74, rue de Sèvres, 75007 Paris

DL- 19.07.2001 . 31520

BnF

© Éditions des Syrtes, 2000.

Ce livre est dédié
à la mémoire de
Vladimir Maximov
(1932-1995)

Remerciements

Je voudrais exprimer ici toute ma gratitude aux personnes suivantes :

Ednan Agaïev
Ambassadeur de Russie
Artiom Borovik †
Journaliste, Patron du groupe de presse Soverchenno Sekretno
Vladislav Chouryguine
Expert militaire, grand reporter
Vladimir Grigoriev
Ministre-adjoint de la presse, éditeur
Igor Demin
Journaliste, spécialiste du lobbying politique
Azamat Djendoubaïev
Historien, expert des questions nationales du parti Iabloko
Nikolaï Egorov
Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg
Evgueni Iassine
Économiste
Alexandre Lebed
Général, Gouverneur de la région de Krasnoïarsk
Dimitri Mezentsev
Président du Centre d'études stratégiques

Mikhaïl Nazarov
Historien, Éditeur
Comte Serge de Pahlen
Industriel
Valentin Pavlov
Économiste, dernier Premier-ministre de l'URSS
Anatole Petrik
Président de la Société bibliographique russe
Constantin Petritchenko
Attaché de presse à l'Ambassade de Russie à Paris
Xenia Ponomareva
Ancienne Directrice de l'information d'ORT, responsable de la campagne présidentielle du candidat Vladimir Poutine
Igor Setchine
Adjoint au Chef de l'Administration présidentielle
Sergei Sokut
Expert militaire, éditeur de l' Independent Military Review
Prince Zourab Tchavtchavadze
Représentant de la Famille Romanov en Russie
Père Tikhon
Supérieur du Monastère de la Sainte Rencontre de Moscou
Vitaly Trétiakov
Analyste politique, patron du quotidien Nezavissimaïa Gazeta
Guennadi Trochev
Général, Commandant en chef adjoint de la région militaire du Nord du Caucase
Alexandre Zinoviev
Écrivain, sociologue

Sans leur aide précieuse ce livre ne serait pas ce qu'il est.

En guise d'introduction

Tchétchénie, juin 1995

Les chauffeurs de taxi se bousculent à la sortie de l'aéroport de Vladikavkaz — capitale de l'Ossétie du Nord —, l'un des rares à assurer une liaison quotidienne entre cette partie du Caucase et Moscou. Pourtant...

— Personne ici ne vous conduira jusqu'à Grozny, me dit finalement un homme à la casquette de la taille d'un héliport.

— Pourquoi ?

— Il faut passer par l'Ingouchie. Et aucun Ossète n'en sortirait vivant.

Les massacres récents entre Ossètes et Ingouches ont visiblement laissé des traces profondes. Après la chute du communisme, les peuples du Caucase sont à nouveau unis dans la haine : Arméniens, Azéris, Daguestanais, Géorgiens, Abkhazes, Ossètes, Ingouches, Tchétchènes... Mus par un irrédentisme forcené, ils s'entre-tuent à la première occasion. Et les Russes essaient de « pacifier » la Tchétchénie...

Finalement, après quelques palabres, deux heures de route et un changement de véhicule... Grozny. Grand étonnement ! Comme le nord du pays — hostile à

Doudaïev — que nous venons de traverser, Grozny surprend par son calme. Paisible et affairée, la population vaque à ses occupations. Aux carrefours, les marchés improvisés regorgent de marchandises. La fumée qui monte des étals de vendeurs de brochettes répand une délicieuse odeur de mouton grillé. Sommes-nous bien à Grozny ? Où sont les ruines vues à la télévision ? On disait la ville détruite. Rasée ! Alors que depuis vingt minutes je traverse des quartiers paisibles. Je n'ai rien perdu pour attendre. Un tournant. Un autre... le centre-ville ! L'état de destruction du centre de Grozny est tellement (les mots me manquent) massif, qu'on croit voir Stalingrad en 1942, Dresde en 1944 ou Berlin en 1945. Quel choc ! J'ai du mal à reconstituer de mémoire les endroits de mon séjour d'il y a deux ans. Le palais présidentiel n'est qu'une carcasse en béton avec, à l'avant-dernier étage, un trou plus grand que les autres. C'est l'endroit où se trouvait le bureau de Doudaïev. C'est là que je l'avais rencontré.

À huit cents mètres du palais, la « maison française », sorte de résidence pour nomenklaturistes où j'avais logé naguère, est intacte mais occupée par les réfugiés restés sans logis. Impossible de trouver une chambre d'hôtel. Une famille tchétchène nous héberge. Le toit de cette maison a souffert des éclats d'obus qui sont tombés dessus. Sinon, elle est parfaitement habitable. On a d'ailleurs du mal à croire que le quartier où nous logeons est à quelques centaines de mètres à peine de l'épicentre du conflit. Seules les inscriptions bouleversantes : « Ici vivent des gens », grossièrement peintes sur les portails, témoignent de la terreur des habitants.

— Nous n'avons pas été bombardés là, explique notre hôte, un médecin. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ici, ce ne sont que des maisons particulières, comme dans la

majeure partie de Grozny. Mais c'est après que nous avons eu très peur. Quand les soldats russes saouls déambulaient dans les rues, pillant, mitraillant les façades, se tirant les uns sur les autres. Moi qui, comme beaucoup de Tchétchènes, ai été contre Doudaïev, je vis l'attitude actuelle des Russes comme une humiliation.

Ce discours, je l'entendrai des dizaines de fois. De toute évidence, l'expression commode de « guerre russo-tchétchène » est inexacte. La vaste majorité des Tchétchènes la trouve absurde et n'y participe pas.

— Notre structure sociale est basée sur les clans, m'explique Rouslan Chamilev, représentant de l'un des clans les plus puissants, justement. Aucun régime de type présidentiel n'est vivable en Tchétchénie. Doudaïev nous a imposé le sien, comme les Russes nous ont imposé leur domination. Par la force. Seulement les Russes sont plus forts. Et il le savait. Mais il a préféré sacrifier le pays à ses ambitions personnelles. Il nous avait d'ailleurs ruinés bien avant cette guerre. N'oubliez pas qu'un an avant, il y avait déjà quatre-vingt-quinze mille réfugiés de Tchétchénie, officiellement répertoriés en Russie. Ça veut dire qu'en réalité leur nombre était deux à trois fois supérieur. Doudaïev aime se référer au passé. Il devrait penser à Chamil, notre grand chef et héros qui a combattu les Russes comme personne. À la fin, encerclé, il se promenait exprès sur le parapet de son fortin pour être tué. Mais personne ne l'a abattu. Il voulait se sacrifier pour que la guerre s'arrête. Alors que Doudaïev sacrifie tout et tout le monde. C'est pour cela que le peuple n'est pas derrière lui. Il est soutenu par des intérêts financiers et a de solides amitiés à Moscou. Totalement inconnu en Tchétchénie avant 1991, il a été parachuté ici. C'est sûr. N'ayant ni nom ni clan, il ne se serait jamais imposé sans l'appui de Moscou et des

structures criminelles si puissantes, en Russie. Sa présidence, cette guerre, sont incompréhensibles d'un point de vue autre que celui des affaires les plus cyniques et les plus illégales. C'est à Doudaïev et à son système que nous devons la réputation de criminels qui nous colle à la peau.

Il est vrai qu'en Russie « tchétchène » et « mafieux » sont, aujourd'hui, synonymes.

Bien que très abîmé, le bazar central de Grozny déborde d'activité. Les officiers russes ivres, mêlés aux soldats aussi saouls qu'eux, kalachnikov en bandoulière, achètent de la vodka soigneusement emballée dans du papier journal. Vente interdite par les autorités militaires et loi enfreinte par les militaires eux-mêmes. Débraillés, sales, éméchés, parfois vêtus de sous-vêtements et gilet pare-balles seulement, les soldats déambulent dans les rues...

— C'est parce que nous sommes à l'arrière d'une zone de guerre, m'explique les yeux baissés le colonel Nazarov, chef de la garnison de Grozny.

Trente-huit ans, grand et costaud, la voix pleine d'assurance, tout en lui respire l'autorité. Il croit d'ailleurs si peu à son explication qu'il poursuit :

— En fait, il y a autre chose. Les médias moscovites nous ont tellement conchiés depuis des mois, qu'il me faudra travailler d'arrache-pied, pour rendre à ces hommes leur fierté.

Et d'ajouter un peu rêveur :

— Mais, en première ligne, c'est pas comme ça.

Je saute sur l'occasion :

— Et nous, mon colonel, quand nous laisserez-vous partir en première ligne ?

Il lève les yeux, un peu étonné. La situation est, en effet, étrange. Car nous sommes quatre ou cinq

hommes, dont le chef d'état-major le lieutenant-colonel Belitski, nus comme des vers dans le bain à vapeur russe où il fait près de 100 °C. Nazarov réfléchit, échange un bref regard avec son chef d'état-major, essuie la transpiration qui lui embrume la vue et dit, comme une sentence :

— Vous partirez après-demain, avec une colonne...

Comme toujours, en Russie, une bouteille de vodka vidée en commun et un bain russe ouvrent plus de portes que toutes les accréditations et autorisations du monde. En fait, des hommes comme Nazarov effacent pas mal de mauvaises impressions. Oubliés les officiers corrompus qui veulent bien vous aider, à partir de... mille francs par jour. Oubliée la souillure d'une armée contaminée par l'affairisme. Entier, martial, loyal, le colonel Nazarov rappelle, par certains côtés, le général Lebed. Il a d'ailleurs servi, en Transnistrie, sous ses ordres.

La veille du départ en première ligne, une scène digne de *Mash*. Quatre blessés graves, fraîchement opérés doivent rejoindre un hôpital militaire par hélicoptère. Chargés par erreur (!) dans un autre appareil, ils partiront... ailleurs. Deux d'entre eux étaient entre la vie et la mort...

Dans l'après-midi, rencontre avec l'un des personnages les plus superbes qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. À l'instar de la nonne de Giono qui ramasse les morts du choléra afin de leur donner une sépulture chrétienne et un nom sur une pierre tombale, Héléna Fédoséïeva recherche, pour les mêmes raisons, les corps de militaires russes enterrés à la hâte, parfois sous cinquante centimètres de terre, déjà à moitié dévorés par les chiens et les pies. Souvent, elle part sur une rumeur,

interroge les passants, les gens du quartier, tel un juge d'instruction :

— Vous vous souvenez, le 27 janvier un BTR (blindé de transport de troupes) s'est égaré ici. Quatre militaires en sont descendus pour demander leur chemin. Les hommes de Doudaïev en ont abattu deux sur place, mais les deux autres ont été fusillés quelques jours plus tard. Vous ne savez pas où ?

— Non...

— Mais si ! L'un d'eux criait son nom. Lieutenant Avérintsev. On a retrouvé son chapeau, avec le nom cousu dedans... C'est sûr. Ça ne vous dit rien ?

Et ainsi des dizaines de fois...

Nous aurons de la chance, si je puis dire. Plusieurs heures plus tard, elle trouve les deux corps, atrocement mutilés — l'un des deux décapité — enterrés dans une décharge. Auparavant, les démineurs auront fait sauter une veste de tankiste, piégée par les Tchétchènes.

— Ils piègent souvent les cadavres et les cimetières, dit la vieille dame.

Médecin à la retraite, membre d'une association humanitaire chrétienne, elle est venue exprès de sa lointaine Vladivostok, pour s'occuper de cela.

— Quelle époque vivons-nous donc ? dit-elle les larmes aux yeux. Plus de la moitié des cadavres que je découvre sont mutilés. Décapités, comme celui que vous avez vu ; d'autres ont les mains tranchées, sont émasculés... Où sont donc passés les hommes ? Sommes-nous devenus des bêtes ?

— Je ne vais pas vous le cacher, répond en écho le commandant Abdoullin à quatre-vingts kilomètres de là, je sais que mes gars ne font plus de prisonniers. Nous combattons des chacals qui ne respectent aucune règle.

Ancien commissaire politique, le commandant me

conseille de rester à l'abri des arbres ou des bâtiments car ici, en première ligne, les collines sont truffées de *snipers* tchétchènes. La végétation très dense des contreforts du Caucase offre en effet un environnement parfait pour un tireur embusqué. Dans quelques heures, vers 21 h 30 nous essuierons une attaque en règle des Tchétchènes qui essaieront de reprendre ce poste avancé occupé la veille. Le combat durera jusqu'à quatre heures du matin. Mais pour l'instant tout est calme. Et les combattants qui n'ont plus vu de nouveaux visages depuis des semaines parlent... en oubliant parfois la prudence.

Le commandant N., son adjudant et moi-même, nous tenons dans une pièce à moitié détruite de cette ancienne « maison de repos » qui nous sert d'abri. En charge d'un groupe faisant partie du bataillon de reconnaissance N° 205, il est, depuis des mois à la pointe du dispositif russe, au contact permanent avec les forces de Doudaïev.

— Tu me demandes pourquoi je combats ? me dit-il après un long silence. Voyons voir... Pour la patrie ? Je n'ai plus de patrie ! Je suis d'Ukraine, mais mes parents sont à Kiev et moi je combats ici, dans l'armée russe. Pour Eltsine ? Jamais ! Alors pourquoi ? Je vais te dire pourquoi... Je fais la guerre pour la guerre ! Pour venger mes amis morts ! Et surtout pour la loyauté, la fierté, la satisfaction du devoir accompli. Pour des valeurs qui n'existent plus dans ce pays ! Je te jure qu'après avoir fini ici, beaucoup voudront aller sur Moscou. Après Grozny — Moscou ! On en a marre, tu comprends ! Marre d'être encore et toujours trahis et humiliés !

Près de cinquante mille hommes combattent actuellement en Tchétchénie. Plusieurs officiers m'ont avoué ne plus être payés depuis trois mois. Leurs familles, restées à la maison, n'arriveraient plus à joindre les deux bouts.

Le bruit court que l'opération tchétchène serait financée à moins de 30 % et qu'elle se ferait donc, en quelque sorte, à crédit. Chose inouïe qui expliquerait non seulement les retards dans le versement des soldes, mais aussi la durée du conflit ! Et c'est dans ce chaos que les nouveaux guerriers de la nouvelle armée russe, certes désabusés et à peine contrôlables, trouvent une sorte d'idéal de l'Apocalypse, à la fois féroce et romantique. Idéal, dont les répercutions devraient inquiéter le Kremlin. Et le président Eltsine, en premier.

Tchétchénie, décembre 1999

Un vent glacé balaie l'aéroport militaire de Rostov-sur-le-Don. Nous sommes d'abord 10, puis 90, puis 110 à nous agglutiner autour d'un Antonov-12 de transport, conçu sous Staline. Troufions, commandants, colonels et même deux généraux attendent la goutte au nez et la moustache givrée. Le colonel Alekhine, chef du service de presse du front de l'Est m'avait demandé de vêtir un semblant de camouflage pour me fondre dans la foule. Depuis la récente histoire serbe, les militaires russes n'aiment pas beaucoup les ressortissants des pays de l'OTAN. Finalement, quelqu'un ouvre la porte de l'avion...

Pressés les uns contre les autres, debout pour la plupart, nous remplissons entièrement le gros ventre de l'appareil officiellement interdit au transport des troupes.

— On ne décollera jamais, chuchote effaré le pilote.

Et puis, à haute voix :

— Au décollage et à l'atterrissage, tout le monde va à l'arrière. Faites comme vous voulez, montez les uns sur les autres, je m'en fous. C'est ainsi, si vous voulez arriver vivants.

— Qui a connu l'armée, ne se marre pas au cirque ! lance un colonel pour détendre l'atmosphère.

Finalement tout se passe bien. Le départ à la guerre ressemble même à une sorte de fête.

À l'aéroport de Mozdok c'est l'activité des grands jours. Soukhoïs et Migs décollent à un rythme soutenu. Ici, ça sent vraiment la guerre moderne, surtout lorsqu'on les voit rentrer, après avoir largué leur charge de mort. Nous n'y resterons que deux ou trois heures.

L'état-major du général Trochev, commandant du front de l'Est se trouve à Makhatchkala, capitale du Daghestan, et une des villes les plus laides du Caucase. Même le littoral de la Caspienne y est d'un sinistre achevé. Au marché, centre névralgique de la ville, les marchands nous interpellent pour nous offrir qui une pomme, qui une mandarine, qui un kaki. Ils nous prennent pour des militaires russes.

— Prenez, ne soyez pas gênés mes enfants, me dit une vieille Lesghienne, rien n'est trop bon pour nos sauveurs.

Je me souviens pourtant encore de la haine antirusse, lors de la dernière guerre. Les quarante ethnies du Daghestan étaient alors toutes derrière leurs « frères » tchétchènes.

— Bien des choses se sont passées depuis, m'explique Mouslim, ancien étudiant en dentisterie faisant aujourd'hui partie des volontaires daghestanais enrôlés dans l'armée russe. Il y a eu des centaines de prises d'otages crapuleuses ici. Des frères ne se conduisent pas de la sorte ! Mais la goutte de trop c'était quand ils ont essayé de nous envahir les armes à la main. C'est le pire des affronts que les Tchétchènes pouvaient nous faire. Si les Russes n'étaient pas intervenus, une guerre daghestano-tchétchène allait éclater.

J'aurai l'occasion d'en reparler avec bien des Caucasiens. Avars, Lesghiens, Ingouches, Laks, Ossètes, Tchétchènes, tous confirmeront cet étrange constat : les trois ans de régime « indépendant » tchétchène auront provoqué un retournement spectaculaire du Caucase, en faveur des Russes.

Le régiment « spetznaz » N° 45 des commandos aéroportés est installé dans un champ boueux, à une centaine de mètres d'une route empruntée par les convois militaires, mais aussi par les véhicules civils tchétchènes. La bataille d'Argoune fait rage. Nous sommes en première ligne.

« Confortablement » installés juste à côté de l'un des deux poêles à bois sur des caisses de munitions aménagées en couches, nous sommes logés dans la tente du groupe de reconnaissance. Considérés comme l'élite de l'élite, ces hommes partent tous les jours, par petits groupes, pour vingt-quatre heures, derrière les lignes ennemies.

Anatoli a le crâne rasé et la moustache tombante du baron Ungern. Il pourrait avoir trente comme quarante ans ; plutôt taciturne, refermé sur lui-même, mais sans ostentation.

— Son meilleur ami est tombé hier, nous explique à mi-voix le major d'en face, en montrant du menton le lit vide sur lequel est posée la mitrailleuse et les affaires du mort. C'était de vrais frères d'armes, ajoute-t-il, ils ont combattu ensemble au Kosovo.

Trois lits plus loin un jeune gars aux larges épaules nettoie son matériel avec une minutie et une lenteur de samouraï. Les regards en coin qu'il nous jette de temps à autre ne sont guère engageants. Les journalistes ne sont pas très aimés ici. Mais nous ne sommes pas comme ceux de la télévision qui passent pour cinq minutes,

nous nous installons pour Dieu sait combien de temps. Nos manières maladroites le font sourire. La glace se rompt. Comme il ne veut pas être cité, nous l'appellerons Tikhonov.

— Je ne suis ici que depuis un mois, raconte Tikhonov après moult détours. J'ai vingt et un an. Je suis engagé volontaire. En fait, je suis étudiant. Le Mifi, vous connaissez ? (C'est l'une des écoles d'ingénieurs les plus réputées de Russie.) Mon frère a été tué récemment, alors j'ai pris un congé académique pour le remplacer. Je ne le leur ai pas dit, là, à Moscou, parce qu'ils ne veulent pas de vengeance personnelle. Mais moi, je ne hais pas les Tchétchènes. Je trouve d'ailleurs qu'ils se battent très bien. Je combats pour l'honneur de mon pays, c'est tout. J'aime la Russie, moi.

Le colonel Valéry Youriev, commandant du régiment N° 45 nous reçoit dans sa tente avec des patates sautées à la poêle. Pas très grand, sec, rapide, on le dit proche des combattants. Il se souvient du désastre de la guerre précédente et dit que cette fois l'armée se sent plus soutenue. C'est vrai qu'elle n'est plus en guenilles comme en 1995 ; c'est vrai que la discipline règne ; c'est vrai que les hommes ont l'air motivés.

— Que voulez-vous, dit le colonel, on voit apparemment mieux la Patrie du fond d'une tranchée que du haut de la tour de télévision. Cela dit, je ne suis pas euphorique. Mon régiment, par exemple, devrait compter huit cents hommes, or il n'en compte que trois cents. Mais c'est vrai que chacun de mes hommes en vaut deux ou trois. Nos pertes sont aussi minimes que possible ! Surtout par rapport à celles de la guerre précédente où nous étions trahis à chaque pas. Cette fois nous sommes soutenus aussi bien par le Kremlin que par le peuple. Y compris par la plupart des Tchétchènes.

Un peu plus à l'Est, aux portes d'Argoune, les hommes du colonel Em ratissent les bois alentour. L'accrochage de ce matin a été bref, mais meurtrier : huit cadavres du côté tchétchène, deux blessés dont un à la tête du côté des forces fédérales. Parmi les rebelles morts, deux Arabes et trois Ouzbeks. Un jeune capitaine aux yeux cernés sort de sa vareuse un petit sac en plastique, remplis de billets froissés de cent dollars.

— Je vous les aurais bien donnés, mais je dois les remettre, me dit-il en souriant. Ils sont faux ! Ce n'est pas la première fois que nous en trouvons dans les poches des cadavres et des prisonniers. Bassaïev et Khattab paient leurs combattants en faux dollars, les chacals.

D'origine coréenne, le colonel Em contemple de ses yeux bridés la liste de Suleyman le Tchétchène. Derrière son dos, les officiers russes appellent Suleyman Batzaev « marchand de cadavres ». Son boulot est d'échanger des Tchétchènes contre des Russes.

— Les prisonniers sont rares, m'explique-t-il, surtout les Russes, et ils valent très cher. Au moins dix cadavres.

La négociation est âpre. Em est dur, très dur.

— Si vous saviez ce qu'ils font subir à ceux de nos hommes qui tombent vivants entre leurs mains, vous seriez encore plus dur que moi, me lance-t-il me fixant droit dans les yeux.

Mais, finalement, la négociation se termine bien. Suleyman Batzaev ne rentrera pas les mains vides. Ce drôle de type fait, tous les jours, la navette entre les commandants russes et les chefs des rebelles.

— Je suis un patriote, m'explique-t-il. J'étais à cent pour cent contre les Russes lors de la guerre précédente. Mais ce putain de wahhabisme est la pire chose qui nous soit arrivée depuis Staline. Tu ne peux pas savoir ce que

nous avons enduré pendant les trois ans de leur maudite indépendance. Tous les Tchétchènes qui ont pu le faire sont partis s'installer en Russie. Il ne reste presque plus de Tchétchènes en Tchétchénie. Les rebelles paient maintenant leur folie. Ils sont isolés de la population. Ils nous ont fait trop de mal. La population est derrière notre mufti et pas derrière Bassaïev.

Le ralliement spectaculaire du mufti de Tchétchénie Kadyrov aux forces russes et sa condamnation à mort par les rebelles ont véritablement secoué la population, croyante dans sa grande majorité. Et Gantamirov, l'ancien maire indépendantiste de Grozny, n'a plus aucun mal à recruter des hommes. Personnage fortuné et flamboyant, représentant d'un clan respecté et influent, il a passé près de six ans dans les geôles russes.

— Cela ne compte plus, minimise-t-il avec un sourire devenu son image de marque, ce qui compte, c'est la Tchétchénie. Vous ne pouvez pas savoir ce que la population a subi pendant les trois dernières années. Il n'y avait plus ni écoles, ni hôpitaux, ni salaires, ni retraites, ni chauffage, ni électricité. Il n'y avait que le délire de la charia, le pillage et la prise d'otages à l'échelle industrielle. Je veux organiser les Tchétchènes, mais il faut d'abord écraser Bassaïev et ses mercenaires. Les talibans leur offrent l'asile politique ? Qu'ils aillent donc chez leur frère wahhabite Ben Laden. Nous sommes officiellement soutenus par l'ensemble des imams et muftis de Russie. Le peuple et la diaspora sont derrière nous. C'est cela l'essentiel.

Le village de Djalki, proche d'Argoune, a apparemment été épargné par les combats.

— Les wahhabites étaient peu nombreux chez nous, explique Mohamed, ancien ingénieur réduit aujourd'hui à vendre des petits riens au bord de la route. Nous avons

réussi à les faire partir de nous-mêmes, comme la plupart des villages des alentours. J'ai toute ma vie détesté les Russes, mais les Arabes de Bassaïev sont pires. Ils ont traité ma fille cadette de pute devant tout le monde, parce qu'elle ne portait pas leur saloperie de voile. Mon fils est allé s'engager dans l'armée de Gantamirov, mes parents touchent à nouveau leur retraite, nous pouvons à nouveau nous chauffer et nous éclairer, nous faire soigner. Mais je ne me fais quand même pas d'illusions. Bien sûr, le terrorisme actuel sera vaincu, car il n'a plus le soutien du peuple et l'hiver sera dur cette année. Mais après ? Je pense à mes garçons. Aux garçons tchétchènes en général qui n'auront connu que le banditisme, les bombardements, les prises d'otages et les extorsions. Que faire de toute une génération, dont l'homme idéal est un homme armé ?

Les monts du Caucase sont les ruines de la tour de Babel. Cent peuples y cohabitent sans se comprendre. Les Russes les ont vaincus au XIX^e^ siècle, au bout de soixante-quinze années de guerre. Tout le monde parle russe maintenant. Mais personne n'est soumis.

1.
Le dernier roque du grand-père

Ainsi donc Boris Eltsine a, une fois de plus, laissé ses adversaires politiques surpris. En guise d'adieu, cette fois. La nomination d'un outsider tel que Vladimir Poutine au poste de Premier ministre, la guerre de Tchétchénie et, pour finir, sa démission si symbolique la veille de l'an 2000 [1] ont démontré que le « diéd [2] », comme on le nomme dans la Russie profonde, était toujours un habile joueur d'échecs. Car ceux qui réclamaient cette démission et des élections présidentielles anticipées depuis des années s'avouèrent presque vaincus d'avance. Le maire de Moscou Youri Loujkov et l'ancien Premier ministre Evgueni Primakov, donnés pourtant grands favoris, ont si rapidement abandonné le combat qu'ils surprirent jusqu'à leurs propres troupes.

En très peu de temps, Vladimir Poutine a réussi le tour de force d'apparaître si autoritaire et libéral, si patriote et pro-occidental, si ferme et ouvert à la fois que ses opposants potentiels osaient à peine le critiquer. De peur de devenir impopulaires. En quelques mois, cet inconnu a fait gagner les élections législatives aux forces

1. Le 31 décembre 1999.
2. Grand-père.